

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

XV.

—Combien de temps allons-nous vous posséder, chevalier ? Quelle est la longueur de votre congé ? demanda de Gabrinoff en échangeant une cordiale poignée de main.

—Je n'ai pas de congé, répondit-il en riant.

—Est-ce possible ?

—Oui, on m'en refusait un, alors j'ai donné ma démission, prononça tranquillement le garde du corps.

Et il s'inclina devant Berthe, en ajoutant de son plus galant ton :

—N'avais-je pas promis à madame la comtesse de venir quand même ?

Puis, comme s'il trouvait tout simple d'avoir sacrifié sa position pour ne pas manquer de parole à une dame, Saint-Dutasse pirouetta gaiement sur son talon et vint serrer la main que M. de Jozères lui offrait à son tour.

Ce fut alors qu'il aperçut M. d'Armangis se tenant derrière le magistrat.

—Ah ! cher monsieur, ma bonne étoile ne m'avait pas fait espérer une aussi heureuse rencontre...

Et, à deux mains cette fois, il pressa celle du jeune homme qu'il se rappelait posséder un chef de cuisine de premier ordre.

Bien que nous nous propositions de revenir sur le véritable motif de la démission du chevalier, nous le laisserons jouir de l'accueil empressé que devait obtenir celui qui avait fait preuve de pareille galanterie.

Quand, le bras s'arrondissant sous la main de Berthe qui s'y posait, de Saint-Dutasse la ramena au salon suivie par les trois hommes, il lui demanda avec l'accent d'un affectueux intérêt :

—Comment va le jeune comte de Valnac, votre frère, chère madame ?

—Très-bien... et se souvenant toujours de son grand ami du dîner de noce, répondit la comtesse souriante.

L'ex-garde du corps n'était pas encore assis que, du coin de l'œil examinant M. d'Armangis, il murmura :

—Elle n'a pas perdu de temps, la comtesse... déjà un amant !

Au dîner, où fut convié M. d'Armangis, le chevalier, sans perdre une seule bouchée, fut pétillant de cet esprit de bonne compagnie qui le faisait rechercher partout. Mais, tout en jasant, il observait si bien qu'au moment du café, il se dit en sirotant son moka :

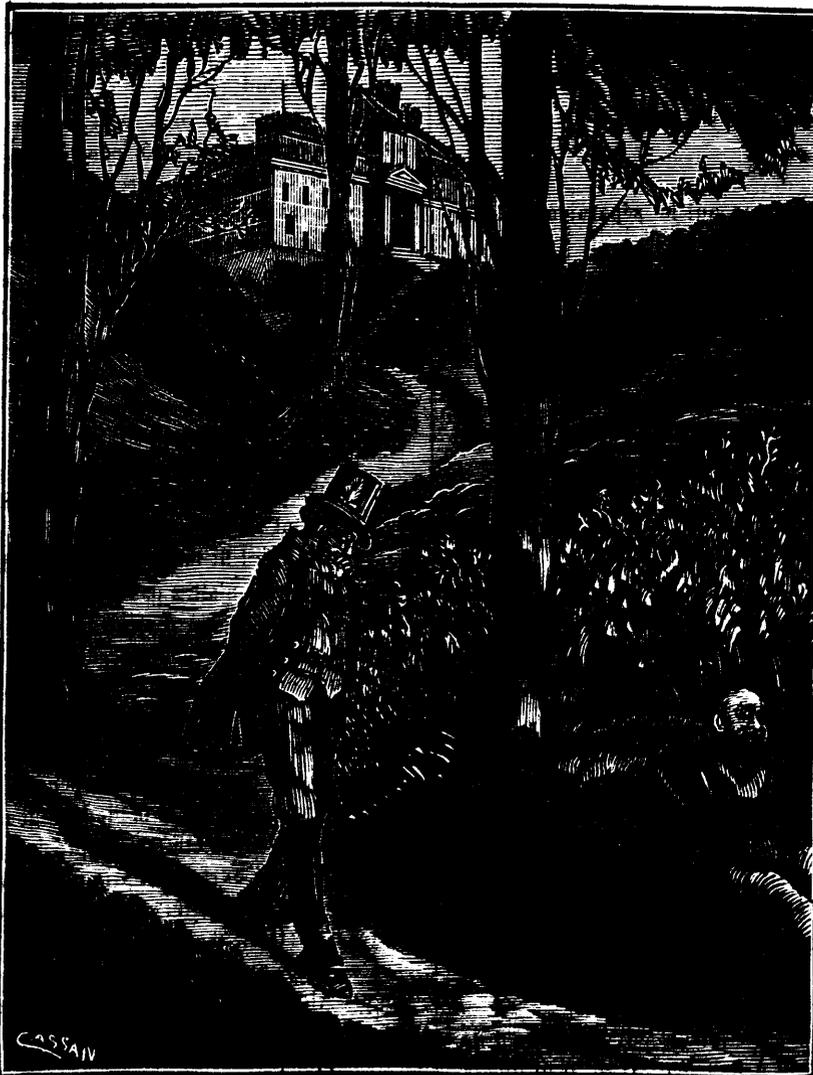
—Je m'étais trompé. D'Armangis sèche d'amour, mais il danse devant le buffet.

Enfin, il regagna sa chambre où l'attendait Bourguignon qui, pour le lit de son maître avait fait choix, dans toutes les chambres du château, des plus moelleux mate-

las et des plus doux oreillers. Et de Saint-Dutasse s'endormit en murmurant :

—Demain matin, j'irai voir cette charmante fille qu'on appelle Nicole.

Après s'être assuré qu'il ne manquait rien au confort de son maître, le fidèle domestique se retire.



Bricard, sans le savoir, n'était plus qu'à quelques pas du cadavre

XVI.

Le repos du chevalier fut doux, tranquille, d'une seule traile, vrai sommeil d'enfant, et quand, en la même position qu'il s'était endormi, il se réveilla le lendemain, il était frais et joyeux comme pinson.

Aussi fallait-il voir comment, à l'heure où tout le monde dormait encore au château, il s'en allait, le jarret alerte et le nez tendu à la fraîche brise, arpentant les sentiers effeuillés du parc.

—Brrou ! brrou ! faisait-il, l'hiver est précoce en ce pays et ça pince ferme ce matin... Bonne chose, après tout, que le froid ; il excite l'appétit.

Et il allait, il allait si bien... ou, plutôt, si mal qu'il s'arrêta net au milieu d'un carrefour en se disant :

—Je crois bien que suis perdu.

Comme, pour s'orienter, il promenait un regard circulaire, il aperçut Bourguignon, un pliant sous le bras, arrêté à la respectueuse distance de vingt pas.

—Eh ! que diable fais-tu par ici ? s'écria-t-il.

—Monsieur ne m'ayant pas donné d'ordre contraire, j'ai cru qu'il était de mon devoir de le suivre, répondit le serviteur en saluant.

—Alors approche.

Le domestique fit les vingt pas qui le séparaient de son maître.

—Bourguignon, comment t'y prendrais-tu pour trouver dans ce parc un pavillon de garde ?

—Si M. le chevalier ne faisait l'honneur de m'indiquer d'abord un point de repère.

—Je n'en ai aucun... j'y suis venu une seule fois, conduit par le hasard... Ah ! si pourtant, je me souviens qu'il y avait une grille de sortie à environ cent mètres de cette maisonnette.

—Alors je prendrai la liberté de faire quelques respectueuses observations à monsieur.

—Lesquelles ?

—C'est qu'une grille est fixée dans un mur... et qu'un mur entoure un parc... or, si monsieur, au lieu de se jeter en plein bois, avait daigné, en quittant le château, prendre le pied du mur, il est probable que, tôt ou tard, l'enceinte aurait fini par le conduire à la grille en question.

—Sage conseil. Seulement il faudrait maintenant trouver le mur.

—Je crois l'avoir aperçu tout à l'heure à l'extrémité d'une longue allée.

—Guide-moi.

—Monsieur le chevalier voudra bien alors me permettre de marcher devant lui, dit humblement le valet avant de se mettre en route.

On arriva au mur.

—Là, fit de Saint-Dutasse, le difficile est maintenant de savoir s'il faut suivre à droite ou à gauche. Il se peut que la direction choisie me ramène tout droit au château.

—Si monsieur le désire, je vais marcher dans le sens qu'il voudra bien m'indiquer et il me fera l'honneur d'attendre mon retour.

—Accepté. Prends à droite.

Avant de partir, Bourguignon ouvrit le pliant qu'il portait sous le bras et le disposa sur l'herbe en disant :

—Si monsieur avait besoin de s'asseoir...

Et comme, pour préparer le pliant, il avait tourné ses regards vers la terre, il ajouta avec un imperturbable sérieux :

—Pour le cas où, pendant notre séjour en cette demeure, monsieur le chevalier serait dans l'intention de suivre souvent les murs, je le prierais de vouloir bien m'en prévenir pour que je lui tienne toujours prêts de plus épaisses chaussures, car le terrain, au pied des murailles, est toujours fort humide.

Et, après un nouveau salut, Bourguignon s'en alla, longeant l'enceinte dans la direction indiquée.

Le soleil, qui venait de se lever, avait un peu réchauffé l'air et, sans trop grelotter, le chevalier, assis sur le pliant, attendait le retour de son domestique, quand un double bruit appela son attention. A chaque extrémité de la route, qui côtoyait l'autre côté du mur, s'entendait le galop d'un cheval. Les deux cavaliers, qui arrivaient en sens contraire, devaient se croiser, sinon à la hauteur du chevalier, tout au moins à une fort courte distance.

Le hasard servit M. de Saint-Dutasse, car le cavalier qui venait par la gauche, ayant le premier aperçu l'autre de loin, arrêta sa monture pour l'attendre.

Dix secondes après, ce dernier l'avait rejoint.

—Bonjour, voisin... Déjà en selle ! s'écria une voix que le chevalier reconnut aussitôt pour être celle de M. de Gabrinoff.

—Mais oui, déjà en selle, comte.

—C'est M. d'Armangis, se dit de Saint-Dutasse auquel, derrière son mur, les paroles arrivaient bien distinctes.

Après un petit temps employé à calmer sa fringante bête, qui s'impacientait de cet arrêt, M. d'Armangis ajouta en riant :

—Vous savez, comte, que si l'un de nous doit s'étonner de voir l'autre galoper ainsi, dès la première heure, par la campagne, c'est, à coup sûr, moi.

—Bah ! et pourquoi ?

—Mais parce que vous possédez la plus ravissante excuse pour n'être pas matinal, tandis que moi, pauvre célibataire, rien ne me retient au lit.

—Oh ! oh ! fit moqueusement le Russe, qui me dit qu'en ce moment vous n'allez pas filer quelque guilledou ?

—Ma foi, non. Je vais indiquer une coupée à mes bûcherons du côté de Bosséval.

Puis, en se remettant à rire :

—Ah ! oui, continuant le jeune homme, parlons-en du guilledou qu'on peut courir en ce pays... Les femmes y sont revêches en diable ou laides à faire peur.

—Mazette ! il est difficile à grogna de Saint-Dutasse qui, au point de vue des femmes, appréciait fort les Ardennes.

—Ah ! si pourtant, reprit vivement M. d'Armangis, il est une fort jolie particulière à laquelle j'avais un moment pensé à conter fleurette... mais j'y ai renoncé.

—Parce que ? demanda de Gabrinoff.

—Ah ! comte, vous faites le modeste et le discret ! dit railleusement d'Armangis.

—Moi ?

—Voyons, soyez franc. Est-ce que, à cette heure où la comtesse dort, vous n'allez pas vous-même commettre ce péché de guilledou dont vous m'accusiez tout à l'heure ?

—Moi ? répéta le comte, sur l'honneur ! je vais à Saint-Menges voir un de mes fermiers... Ah ça ! de quelle jolie particulière voulez-vous donc parler ?

—Parbleu !... de Nicole Cardoze.

La nature passionnée de M. de Gabrinoff se réveilla à ce seul nom.

—C'est vrai qu'elle est un morceau de roi ! s'écria-t-il vivement.

—Ah ! vous voyez que je vous prends en flagrant délit d'admiration... reconnaissante, appuyé d'Armangis.

—Eh bien, non, vous vous trompez. Oui, dans le commencement, j'avais pensé à m'occuper de cette petite... mais j'ai eu peur qu'il en arrivât bruit à ma femme et je me suis prudemment abstenu. Je n'ai pas hésité à sacrifier cette fort rustique conquête à la gracieuse comtesse... qui m'adore.

—Bah ! bah ! les plats grossiers sont souvent mieux appréciés les mets fins.

—De mieux en mieux ! Voilà cette mignonne comtesse qu'on traîne dans la sauce ! grouda le chevalier dont la galanterie se hérissait à ces comparaisons culinaires.

—Soit ! répliqua le comte, mais je m'en tiens à ce que j'ai.

—Vrai de vrai ? vous n'avez pas rôlé autour de Nicole ?

—Sur ma parole !

—Alors j'aurai mal compris, murmura d'Armangis à mi-voix, comme s'il se parlait.

—Qu'avez-vous compris ?

—Oh ! rien... puisque vous ne vous occupez pas de la Cardoze, il est inutile que je vous le dise, répliqua le jeune homme se faisant tirer l'oreille.

—Dites toujours.

—Ah ! si vous y tenez fort !... Eh bien, les deux ou trois fois que j'ai causé avec Nicole... Ah ça, n'allez pas lui conter que vous l'avez appris par moi ?

—Non, non... il vous a semblé quoi ?

—Qu'elle était folle de vous.

—Vraiment ! ! fit le Russe avec force.

—Allons ! voilà mon imbécile qui prend feu ! pensa de Saint-Dutasse qui ne perdait pas une parole de ce singulier dialogue.

—Il vous coûtera bien peu de vous en assurer, répliqua le Parisien.

La voix de la prudence se fit sans doute entendre à de Gabrinoff, car il se calma subitement et, après avoir un peu hésité, il prononça brusquement :

—Non, tout bien réfléchi, j'y renonce.

—Et pourquoi ? demanda d'Armangis.

Cette question avait été accentuée si étrangement que de Saint-Dutasse, étonné, se dit aussitôt :

—Tiens, on croirait que ce refus le fâche.

—Pourquoi ? reprit de Gabrinoff, parce que près de Nicole se trouve son père.

—Oh ! oh ! il vous fait donc bien peur ? ricana le jeune homme.

Le comte sourit dédaigneusement.

—Peur ! dit-il, j'en suis encore à apprendre à avoir peur d'un homme. Mais, si je ne suis pas peureux, je ne suis pas fou non plus... Et il y aurait folie bête de ma part à aller braver chez lui ce Cardoze qui ne m'aime pas.

—Avez-vous besoin de vous présenter quand il sera chez lui ?

—Il se peut qu'il rentre.

—On s'arrange alors pour retarder cette rentrée, insista M. d'Armangis, continuant son rôle de tentateur.

—N'en parlons plus, dit M. de Gabrinoff d'un ton qui prouvait que ce sacrifice lui coûtait fort.

—Soit ! n'en parlons plus. Une jolie fille comme Nicole

valait pourtant bien la peine qu'on se mit en frais d'imagination pour la posséder.

Et, se mettant à rire, le jeune homme ajouta :

—Au fond, je vous remercie de renoncer à la Cardoze.

—Pourquoi ?

—Mais parce que je vais tenter la chose pour mon compte. Je m'étais abstenu en reconnaissant la donzelle éprise de vous, mais, du moment que vous vous retirez, je me présente.

Ces mots irritèrent la jalousie du comte qui repartit écheument :

—Parbleu ! cher voisin, vous me jetez bien vite par-dessus le bord.

—Pas le moins du monde, mon ami. Et la preuve, c'est que prenez une décision et je m'y soumettrai. Oui ou non, voulez-vous me céder Nicole ?

—Non, articula de Gabrinoff, par vanité.

—A la bonne heure, voilà qui est fort clair ! s'écria le Parisien, dont la voix trahissait une certaine joie.

—Eh ! eh ! pensa le chevalier derrière son mur, d'Armangis m'a tout l'air de se réjouir d'avoir atteint le but qu'il se proposait : à savoir de donner une maîtresse au comte... C'est adroit, car cette manœuvre avancera ses affaires près de la comtesse... Tiens, tiens, moi qui craignais de m'ennuyer ici ! J'ai de la distraction sur la planche.

A ce moment, les deux cavaliers avaient rassemblé leurs rênes et se préparaient à se séparer.

—Au revoir, comte.

—A bientôt, voisin.

—Ah ! à propos, dit M. d'Armangis. C'est demain, je crois, que vous me faites l'honneur d'employer ma route pour votre première chasse ?

—Oui, et nous entrerons sur vos terres.

—Alors, envoyez donc ce soir votre garde s'entendre avec le mien pour que rien ne cloche au départ. Il demandera Gérôme auquel j'aurai commandé de l'attendre... c'est une affaire de deux ou trois heures pour qu'ils arrêtent bien leur plan.

—Parfait ! pensa le chevalier. Le voilà maintenant qui lui indique un moyen d'éviter le père pour mieux arriver à la fille.

Il paraît que la chose avait été ainsi comprise par M. de Gabrinoff, car ce fut avec un très vif empressement qu'il répondit :

—Bien, je ne manquerai pas d'envoyer mon garde à votre Gérôme.

Le galop des chevaux qui s'éloignaient en sens contraire apprit à de Saint-Dutasse que les deux causeurs venaient de se quitter. Il prêta un moment l'oreille à ce bruit qui s'en allait mourant au loin, puis il hochait joyeusement la tête en disant :

—Il fait bon se lever de grand matin, on en apprend de belles... de fort utiles surtout, car j'allais imprudemment me risquer auprès de la gentille Nicole... Halte-là ! mon cher chevalier... il fera trop chaud avant peu autour de cette fille pour que tu te fourvoies dans la bagarre... " Bien avec tout le monde, " c'est ma prudente devise, ne l'oublions pas.

Comme la froide humidité de l'endroit l'avait gâté, le chevalier se leva de son pliant pour se dégourdir les jambes et, tout en piétinant sur place, continua son monologue :

—Bien joué, ma foi ! bien joué. M. d'Armangis pratique le fameux précepte " deviser pour régner, " il veut mettre le trouble dans le ménage pour mieux faire sa cour à Mme d

Gabrinoff. Eh ! eh ! j'ai pourtant vu le moment où le comte allait lui échapper. La prudence conseillait au Russo de se retirer du guépier... mais le jaloux vaniteux a préféré y entrer jusqu'au cou plutôt que de céder Nicole. Voilà une stupidité que je n'aurai pas. La péronnelle vous plaît, mon bon ami, prenez là, j'y renonce de grand cœur. J'aime mieux faire partie de la galerie qui, je crois, va s'amuser avant qu'il soit tard.

Il en était là de ses réflexions, quand retentit derrière lui une voix qui disait :

—J'ai l'honneur d'annoncer à monsieur que j'ai trouvé la grillo et la maisonnette. C'est à vingt minutes d'ici en suivant le mur.

Cette voix, on l'a deviné, était celle de Bourguignon qui revenait de sa mission.

—Bien, fit le chevalier hésitant.

—Monsieur n'a plus rien à commander ? s'écria le serviteur qui avait repris son pliant.

—Retourne au château et prépare ma toilette du déjeuner.

Sans ajouter un seul mot, Bourguignon s'éloigna grave et roide, laissant son maître à la même place.

—Dois-je aller voir Nicole ? se demanda le pique assiette parce que je renonce à elle, est-il bien nécessaire de la fuir comme peste ? Non, je vais risquer une petite visite platonique : histoire d'étudier cette fille.

Et, à son tour, de Saint-Dutasse suivit le mur qui, comme l'avait annoncé le valet, le conduisit en vingt minutes à la maison du garde.

Quand il entra, Nicole était en train de ranger la vaisselle du matinal déjeuner pris par son père avant de partir en tournée. Pendant une heure, il causa et plaisanta avec la Cardex, toute fière de voir un beau monsieur du château s'occuper d'elle, puis il partit en se disant :

—Euh ! euh ! c'est une simple madré de province qui n'a encore vu le monde que par le trou d'une bouteille... mais il y a de l'étoffe en elle. Avec quelques années de plus et un peu d'expérience, elle fera une rude comédienne, qui mènera haut la main l'imbécile qui se sera fait prendre.

Bien renseigné par Nicole sur le chemin à suivre, il regagna promptement le château, et, dans sa chambre, il retrouva Bourguignon qui, le rasoir en main, attendait le retour du maître de son maître.

L'heure de la barbe et de la coiffure était le moment intime des confidences entre de Saint-Dutasse et le domestique.

—Monsieur a-t-il été content de son mur ?

—Mais oui ; il m'a conduit où j'avais l'intention d'aller.

—Il n'a fait que son devoir ! dit sérieusement le serviteur qui promenait le mousseux b'aureau sur les joues du chevalier.

—Dis-moi, Bourguignon ?

—Aux ordres de monsieur.

—Où as-tu soupé hier soir ?

—A l'office, avec les gens du château.

—Eh bien ?

A la suite du pique assiette, le valet dévoué avait déjà parcouru tant de châteaux qu'il eût vraiment été coupable en ne comprenant pas ce bref "Eh bien ?" qui demandait le récit de tous les cancanes de la domesticité. L'opinion de Saint-Dutasse était qu'on connaissait mieux une maison par l'office que par le salon, et cette opinion, mise en pratique, lui avait souvent évité maintes étourderies. C'était donc son domestique qui lui fournissait les premiers renseignements sur lesquels il se

guidait dans toute nouvelle maison qui lui offrait son couvert.

A l'habituel "Eh bien ?" Bourguignon répondit donc cette fois :

—A l'office, on affirme que Mme la comtesse adore son mari. C'est un ménage charmant... Pas un nuage.

—Bah ! Et ce qu'on ne parle pas d'un certain d'Armangis ?

—Oui, mais depuis qu'il est entré dans la maison, il perd son temps autour de la comtesse. Jamais elle ne l'a reçu ailleurs que dans le salon dont les rideaux relevés permettent à tous ceux qui, en dehors, longent les fenêtres, de voir ce qui s'y passe.

—Et a-t-on parlé d'un certain garde-chasse ?

—Ah ! oui... un nommé Jacques Cardoze, un mauvais homme que le comte n'a conservé qu'à la prière de sa femme. Il paraît qu'avant le mariage, Jacques s'était répandu en tels propos de colère sur M. de Gabrinoff que le procureur du roi a dû lui laver la tête.

Si, bien souvent, les renseignements pris à l'office lui avaient été utiles, il arrivait aussi, comme pour le chat au de Gabrinoff, que les domestiques ignoraient le fin fond des choses. Le talent du chevalier était donc de deviner les écueils cachés. Cette fois, la bonne étoile de l'ex-garde du corps, en le conduisant derrière le mur du parc, lui avait appris ce qu'il fallait prendre et laisser du dire des gens sur la fidélité conjugale de M. de Gabrinoff et l'amour timide de M. d'Armangis.

—J'aurai l'honneur de prendre le nez à monsieur, prononça Bourguignon en avançant deux doigts pour relever le nez de son maître afin de raser la lèvre supérieure.

Tout en promenant le rasoir, le domestique continua :

—M. le chevalier a eu quelquefois l'extrême obligeance de reconnaître que j'étais bon physionomiste. Me permettra-t-il lui signaler dix personnes dont j'aurai l'extrême audace de lui demander de se méfier ?

—Signale, Bourguignon.

—M. de Jozèra.

—Diable ! un magistrat ! ! Ne sais-tu pas qu'il est procureur du roi ?

—Je ne m'arrête qu'à la physionomie.

—Et quel est le second suspect ?

—Oh ! celui là, monsieur n'a pas à s'en inquiéter beaucoup, je le surveillerai... Je n'en ai parlé que pour compte.

—Et tu l'appelles ?

—C'est un domestique du nom de Bricard.

Bien que le rasoir volât léger et rapide sur ses jours, M. de Saint-Dutasse finit par s'impatienter.

—As-tu bien ôté fini ? dit-il. Je ne sais si ta main s'alourdit, mais, depuis quelque temps, tu me rasas moins vite.

A ce reproche, le valet poussa un douloureux soupir.

—Hélas ! fit-il, monsieur oublie.

—Qu'est-ce que j'oublie ?

—Que je rase maintenant monsieur au civil. Auparavant, quand je le rasais au militaire, je respectais la moustache, ce qui me faisait gagner du temps.

Le soupir de Bourguignon n'était rien près de celui que cette réponse fit sortir de la poitrine du chevalier.

—C'est vrai, dit-il tristement, on m'a obligé à donner ma démission.

—Oh ! oh ! fit le serviteur, c'est parce que monsieur le chevalier l'a bien voulu. S'il avait daigné se servir du quart

de ce qu'il savait sur ceux qui ont tant abusé contre lui, il leur couvrait la bouche.

Ceci s'était produit dans la vie du pauvre pique-assiette que les officiers de son corps, tous des plus hautes maisons, s'étaient froissés de voir un des leurs se faire perpétuellement héberger à droite et à gauche. Ils avaient sommé de Saint-Dutasso d'avoir à quitter cette existence de parasite et ce rôle d'ami gratis de toutes les fêtes. A cette injonction le chevalier avait répondu par trois duels heureux, mais l'affaire avait été évoquée en haut lieu et l'ordre avait été expédié au récalcitrant de donner sa démission.

—Oui, oui, répéta Bourguignon, que M. le chevalier me permette de le lui dire, il possède des trésors qu'il laisse improductifs.

—Vraiment ! tu crois que tous ces petits secrets que j'ai récoltés ont un prix ?

—Enorme, monsieur, énorme. C'est une mine de bonnes choses pour l'avenir.

Puis, après un nouveau soupir, le valet ajouta :

—Et monsieur le sait, son avenir ne contient pas des mille et des cents.

—Je penserai à ton idée, mon garçon, promit sérieusement de Saint-Dutasso.

Une demi-heure après, le chevalier faisait son entrée, au troisième coup de cloche, dans la salle à manger.

—Vous devez avoir une faim de loup, car l'air du matin ouvre l'appétit. Bricard m'a conté vous avoir vu décamper de bon matin, lui dit de Gabrinoff.

—C'est la vérité, mais le froid m'a bien vite fait rentrer au bercail, répliqua l'ex-garde du corps.

Pendant la journée, il fit des armes avec le comte, causa procs avec de Jozères, chanta des romances avec Berthe et d'Armangis, lequel était arrivé dans l'après-midi ; bref, avec chacun, il fut si gai, si aimable et complaisant qu'il fit répéter ce refrain dont on l'accompagnait en tous lieux :

—Quel charmant homme !

Puis arriva l'heure du dîner, auquel avaient été conviés M. d'Armangis et le magistrat. Deux propriétaires des environs, chasseurs invités pour l'ouverture, qui avaient reçu l'hospitalité au château, prirent aussi place à table.

Grâce encore à l'entrain du chevalier, le repas fut des plus joyeux. On s'abla le champagne, dont Berthe but un plein verre.

Tenant au château tous les emplois, l'empressé Bricard avait voulu servir à table. Un peu avant le café, de Saint-Dutasso vit le comte, après quelques mots à ce valet, lui remettre un papier qu'il avait tiré de sa poche.

—Bon ; voici l'ordre qui va envoyer Jacques au château d'Armangis pendant que le comte sera près de Nicole, se dit le chevalier en suivant des yeux Bricard qui s'éloignait.

La comtesse, qui écoutait M. de Jozères, tournait la tête et n'avait rien vu.

On passa ensuite prendre le café dans le salon, où le froid hâtif des soirées avait fait allumer un grand feu près duquel vint s'asseoir Mme de Gabrinoff. Pendant une demi-heure, le Russe alla, causant et aimable, de l'un à l'autre de ses hôtes, puis il s'approcha de sa femme :

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 J et 1834 — (No 236).

LA FIANCÉE DU FORÇAT

PREMIÈRE PARTIE

VI.

—Chère petite, dit-il en tremblant... mon sort est entre vos mains. Parlez ! C'est un grand sacrifice que je vous demande ; je ne saurais vous le dissimuler. Vous êtes jeune, vous êtes belle : je suis laid ! Mais j'ai un avantage immense...

—Vous êtes riche ? murmura Mlle de la Clémaderie.

—Oh ! vous êtes cruelle, chère petite et adorable cousine ! Non ! Ce n'est pas une fortune que je mets à vos pieds ! Vous êtes assez belle pour la dédaigner ! Mais je vous aime ! Rappelez-vous avec quel bonheur, il y a quelques années, je vous recevais au château du Rys ! Vous étiez une enfant, alors !

—Monsieur le marquis ! interrompit Cyprienne. Dieu m'est témoin que j'avais ce que j'ai toujours pour vous, l'estime la plus complète, l'affection, la plus sincère...

—De l'affection, interrompit le sexagénaire. Je m'en contenterais si je n'avais que trente ans !... Hélas ! J'en ai le double... Au moins.

—Mon cousin, ce n'est pas sans motif que je suis accouru. J'étais là, derrière la porte ; je vous l'ai dit...

—Cyprienne ! Je vous en supplie ! s'écria le marquis. Parlez avec franchise... M'aimez-vous ? Voulez-vous être ma femme ? Je n'invoquerai pas les raisons vulgaires de nature à vous influencer. J'ai pour vous, mon enfant, une tendresse trop vive, trop ardente, pour me contenter d'une sorte de résignation.

—Monsieur le marquis, interrompit Cyprienne, on vous le disait tout à l'heure, et j'écoutais à travers la porte, votre démarche m'a rempli d'émotion, de reconnaissance.

—C'est moi qui vous suis reconnaissant, mon enfant, de vouloir bien accepter...

Mlle de la Clémaderie s'avança vers son vieux cousin, lui saisit la main...

—Pardon ! pardon ! monsieur le marquis ! dit-elle avec vivacité... je n'ai rien accepté.

—Cette petite est folle ! s'écria le sous-lieutenant.

—Laissez-la donc achever ! dit M. de Rys.

—Mon cousin ! continua-t-elle avec dignité, est-ce seulement ma main que vous sollicitez ?

—Ta main... et ton cœur, ma chère mignonne !

—Je vous remercie de votre franchise, monsieur le marquis...

—De ma franchise ?

—Sans doute ! Nous pourrions nous entendre.

La comtesse et son fils, inquiets de la tournure que prenait l'entretien, se hâtèrent de s'interposer :

—A quoi bon toutes ces réflexions ? s'écria Mme de la Clémaderie... Notre cher cousin t'a fait l'honneur de te demander ta main, ma fille ; je la lui ai accordée, et toi...

—Et moi, je la lui refuse, ma mère ! s'écria vivement Cyprienne.

Et, se tournant vers le vieux cousin :

—Pardonnez-moi, monsieur le marquis !... Ah ! Je vous le déclare, et mon frère, ma mère, ne vous ont pas menti ; j'ai été à la fois très ému, très touché, très reconnaissant de votre demande.

—Eh ! bien, acceptez-là, ma chère et adorable cousine, interrompit le riche célibataire... Je ne serai pas bien exigeant, allez... !

—Laissez-moi achever : Je serais libre, je n'aurais pas contracté d'autres engagements, je serais heureuse de devenir votre femme.

—D'autres engagements ! murmura la douairière.

—Monsieur le marquis ! reprit Cyprienne ; vous êtes à la fois un bon et dévoué parent ; vous êtes aussi un homme d'honneur.

—Sans doute ! Mais je ne comprends pas...

—Vous allez comprendre... Accepteriez-vous la main d'une femme dont le cœur appartient à un autre ?

Le sous-lieutenant et la comtesse poussèrent à la fois une exclamation :

—Qu'est-ce que cela signifie ?

—Cela signifie, ma mère ; cela signifie, mon frère ; cela signifie, monsieur le marquis, que je ne m'appartiens plus !

—Malheureuse ! s'écrièrent en même temps le frère et la mère.

—Cela signifie que mon cœur n'est plus libre ! reprit Mlle de la Clémaderie.

Et se tournant vers le marquis :

—Monsieur de Rys... mon cher cousin... Je puis, pour être agréable et pour obéir à mes parents, vous accorder ma main... Quant à mon cœur, il n'est pas à vendre !

—A vendre ! balbutia le châtelain de Rys... Je proteste, Cyprienne, que jamais je n'ai eu la pensée de contraindre votre inclination...

—Alors, si j'aime quelqu'un, vous...

La mère et le frère bondirent avec colère :

—Elle ment ! elle ment ! s'écria Mme de la Clémaderie, et je vous garantis, mon cousin, que ma fille...

—Et moi, je vous affirme, monsieur le marquis, que je n'épouserai jamais que l'homme que j'aime ! et cet homme, je vous le jure, ce n'est pas vous !

—Qui est-il donc ? dit avec fureur le jeune sous-lieutenant, vous nous avez donc indignement trompés, misérable ?

—Mon frère ! répondit-elle avec un calme dédaigneux, je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger.

—Mais ce droit m'appartient à moi ! ajouta la comtesse. Ainsi, petite insensée, tu avais disposé de ton cœur sans ma permission ?

Et, s'adressant au marquis :

—Ne faites pas attention, cher cousin !... C'est vous, et vous seul qu'elle épousera, je vous le garantis !...

M. de Rys secoua la tête, et, s'approchant de Cyprienne :

—Chère enfant ! dit-il avec tristesse ; ni votre mère, ni votre frère, ni moi, moins encore, ne voudrions faire violence à vos inclinations...

—Eh ! bien, alors, n'insistez pas, monsieur le marquis ! Et pardonnez-moi le chagrin que je vais vous causer peut-être... Vous avez été si bienveillant, si bon, pour les miens et pour moi, que je suis désespérée de vous déplaire... Mais je n'épouserai jamais qu'un seul homme au monde.

Son frère exaspéré, se précipita vers elle, lui prit le poignet, et, le serrant avec force :

—Le nom de cet homme ! Le nom de cet homme ?...

—Ah ! Tu pourras me meurtrir le bras ! dit-elle avec

sang-froid, tu ne m'empêcheras pas de l'aimer ! Je serai la femme d'Armand, ou je ne serai la femme de personne !...

Puis, se tournant vers le marquis de Rys.

—Mon cousin ! ajouta-t-elle avec force, je vous estime et je vous respecte trop pour ne pas réclamer votre appui contre l'oppression dont je suis victime ! Vous me défendrez, n'est-ce pas ?... Et j'épouserai Armand Monblant, à qui j'ai donné mon cœur et promis ma main ?

VII.

La comtesse, muette de colère et de rage, agitait violemment les bras, comme si elle était en proie à une attaque de nerfs.

Le sous-lieutenant se précipita sur Cyprienne et la souffleta.

—Infâme ! s'écria-t-il ; tu déshonores la famille. Je te renie pour ma sœur ?...

—Lâche ! murmura la jeune fille.

Et relevant la tête :

—Tu peux me frapper ; tu peux me tuer ; mais tu ne m'empêcheras pas d'épouser Armand !

—Nous y mettrons bon ordre ; et, dès ce soir, le couvent...

—Ah ! oui, je suis mineur, n'est-ce pas ? Et vous pouvez, ma mère et toi, me tyranniser, m'enfermer, me séquestrer ? Mais mon cœur sera libre, lui !... Il franchira les grilles du cloître. Armand saura m'attendre ; et le jour où sonnera ma vingt et unième année, il faudra bien, en dépit de tous les obstacles, que je sois sa femme !...

Le regardant d'un œil de défi, elle ajouta :

—Car je l'aime ! Je l'aime ! Je l'aime !

Elle s'avança résolument vers lui, tendit la joue :

—Frappe donc, si tu l'oses !...

Mais M. de Rys s'était déjà interposé, et avait vivement repoussé son jeune cousin...

—Je vous défends de toucher à cette enfant !

—Ah ! Vous êtes un homme de cœur, vous, monsieur le marquis ! s'écria-t-elle. Vous ne battez pas plus les femmes que vous ne les vendez ou ne les achetez !

—Petite coquine ! Petite prostituée ! murmura d'une voix sourde le sous-lieutenant.

—Vous le voyez, mon cousin ! Il m'outrage maintenant.

—Votre conduite est indigne, monsieur le comte ! dit sévèrement le marquis.

L'officier, honteux de son rôle, essaya de se justifier.

—J'ai eu tort, je l'avoue ; mais vous conviendrez que...

—Vous conviendrez vous-même que vous m'avez impudemment menti tout-à-l'heure en m'affirmant que Cyprienne...

La comtesse intervint et voulut sauver la situation. Elle saisit en pleurant la main de son riche cousin.

—Marquis ! cher marquis ! Excusez mon fils. On perdrait la tête à moins. Cette enfant me fera mourir de chagrin !...

—Ma cousine, répondit-il sèchement, vous avez failli me faire jouer un rôle ridicule. Et je remercie Cyprienne de sa loyale franchise.

Puis, se tournant vers la jeune fille :

—Et vous, mon enfant, écoutez-moi : je ne puis apprécier vos sentiments et vos actes. Je serais juge et partie dans ma propre cause, puisque je vous aime et que votre refus me cause une vive douleur ! Pardonnez cette faiblesse à un vieillard.

—Mon cousin, c'est moi qui vous demande pardon ! Vous

êtes si noble, si bon, si généreux, reprit en sanglotant M. de la Clémaderie.

—Je ne réclame de vous qu'une seule chose, mon enfant, et je vous la demande beaucoup moins dans l'intérêt de ma passion ridicule...

—Ridicule ? Vous ? Non ! monsieur le marquis ! Et j'aurais été heureuse et fière, je le répète, d'être votre femme, si...

—Laissez moi achever, mon enfant ! C'est dans votre propre intérêt que je vous supplie de réfléchir avant de confier le soin de votre bonheur à un homme que je ne connais pas.

—Je le connais, moi, ce misérable ! s'écria le sous-lieutenant... C'est un de mes camarades de collège, que le hasard du voisinage a rapproché de nous. Il demeure dans cette maison avec sa mère... Un garçon sans fortune, sans avenir. — Et j'ai le droit d'ajouter : sans délicatesse, puisqu'il s'est fait aimer de...

—Tu mens ! interrompit avec feu Cyprienne. Armand est la délicatesse même...

—Bref, c'est un employé de l'Hôtel-de-Ville, à quinze cents francs d'appointments... Vous voyez cela d'ici !... Voilà l'individu que vous traitiez d'épouser, et que n'épousera pas, je le jure, la sœur du comte de la Clémaderie !

—Je vous ferai observer, monsieur mon frère, reprit Cyprienne, à vous qui raillez les modiques appointements de M. Monblant, que votre solde n'est guère plus élevée...

—Votre frère, mademoiselle, a son nom, son titre, que vous terniriez par une mésalliance.

—Le nom roturier d'Armand est aussi honorable que le nôtre, ma mère ! Et je vous rappellerai que mon frère vous l'avait présenté comme un honnête jeune homme, d'une intelligence hors ligne, et plein d'avenir...

—Est-ce que je pouvais supposer qu'il cherchait perfidement et par surprise à s'introduire dans notre famille ? Je le méprise aujourd'hui autant que je l'estimais autrefois. Je le hais... Et je le tuerais...

—A moins qu'il ne vous tue vous-même, mon frère !... Vous vous garderez bien de le provoquer, vous qui êtes assez lâche pour frapper une femme !...

—Du calme ! du calme ! dit le marquis... Vous avouerez bien, chère petite, que ce garçon — si estimable qu'il puisse être, et je vous crois incapable d'aimer un homme indigne — vous avouerez bien qu'il n'est ni de votre monde, ni de votre rang... Il n'est pas né !... Une la Clémaderie ne se mésallie pas. Noblesse oblige, mon enfant...

—Mon cher et bon cousin, reprit-elle avec fermeté : ne comptez-vous pour rien la noblesse du cœur ?... Cette noblesse-là, Armand la possède, je vous le jure !...

—La noblesse du cœur ! interrompit la comtesse... Un van-pieds, un pauvre diable sans fortune et sans nom, qui fait surnoisement la cour à...

—Vous vous trompez, ma mère ! Et vous calomniez M. Monblant ! Armand a plus de scrupules que vous ne pensez. Jamais il n'aurait osé me déclarer l'amour secret que je lisais dans ses yeux. C'est moi qui...

—C'est vous qui vous êtes jetée à sa tête, effrontée !

—A sa tête, non ! A son cœur, oui !... Je voyais qu'il m'aimait, qu'il souffrait ; moi je souffrais et je l'aimais ! Il n'osait pas venir à moi : j'ai eu le courage d'aller à lui !

Puis s'adressant à M. de Rys.

—Vous le voyez, monsieur le marquis, je suis seule coupable, si c'est un crime d'aimer, si c'est un forfait d'avouer son

amour : Vous me demandez de réfléchir... Mes réflexions sont faites. Mais rassurez-vous ; je respecterai jusqu'au bout, et dans les limites fixées par la loi, l'autorité maternelle !

—Il le faudra bien, mademoiselle ! s'écria d'une voix indignée Mme de la Clémaderie. Quand on est assez infortunée pour avoir pour fille une folle, on la fait enfermer. Préparez-vous à retourner aux Oiseaux.

—Soit ! Aussi bien mon existence ne sera pas plus insupportable au couvent qu'elle ne l'est ici.

—Insolente ! Fille dénaturée ! Il ne vous reste donc pas l'ombre de respect ?

—Je vous respecte, ma mère ! Mais j'aime M. Monblant !. Armand m'attendra, comme je saurai l'attendre !

Le soir même, tandis que le marquis reprenait tristement le chemin de son manoir seigneurial, la comtesse conduisait aux Oiseaux la fille révoltée.

Une année s'écoula. Cyprienne était majeure ; ses résolutions n'avaient pas changé. L'absence n'avait réussi qu'à rendre plus profond, plus inébranlable l'amour mutuel des deux jeunes gens. Armand, pour accroître ses maigres ressources, écrivait dans les journaux des articles étincelants de verve et d'esprit, qui avaient mis rapidement son nom en lumière... L'humble employé de la Ville avait été révoqué ; mais la presse offrait à son activité, à son talent, une nouvelle et plus vaste carrière. Il avait enfin trouvé sa voie et pouvait offrir à celle qu'il aimait une célébrité naissante.

Quelques mois plus tard, après les sommations légales, Armand Monblant épousait à la mairie du dixième arrondissement et à l'église Saint-Thomas d'Aquin Mlle Cyprienne de la Clémaderie.

Ce jour-là, la comtesse s'était mise au lit avec la fièvre et en maudissant ce qu'elle appelait sa coupable enfant. Le sous-lieutenant avait juré à sa sœur et à son beau-frère une haine éternelle !

Pouvait-il lui pardonner jamais d'avoir, par un monosyllabe de trois lettres, anéanti toutes ses espérances ?

Le vieux cousin était parti, indigné, écœuré, moins encore du refus de la jeune fille, dont le désintéressement et la loyauté commandaient le respect, que de l'attitude honteuse de son frère.

Les parents à héritage sont défiant, soupçonneux, inquiets. Les millions de M. de Rys étaient bien perdus pour les la Clémaderie et risquaient fort de passer entre les mains de quelque autre branche collatérale. Le marquis avait l'habitude de refaire un nouveau testament tous les six mois, selon les caprices et les sympathies du moment ; il avait changé dix fois de légataire universel.

Imprégné des préjugés de l'ancien régime ; soucieux de ne pas permettre après lui le morcellement de sa fortune, il n'était pas à craindre ou à espérer qu'il mourût " ab intestat " et que ses biens fussent partagés entre tous ses héritiers.

Le sous-lieutenant ne conservait aucune illusion. Les efforts que sa mère et lui avaient tentés pour opérer un rapprochement et reconquérir ses bonnes grâces étaient restés infructueux. Leurs platitudes n'aboutissaient qu'à de nouvelles humiliations ; leurs lettres n'étaient même pas honorées d'une réponse.

Comment le jeune officier n'aurait-il pas maudit Cyprienne et sa folle passion ?

Ne l'avait-elle pas dépouillé en se dépouillant elle-même ?

Et pourtant sa haine, qui semblait avoir dépassé toutes les limites possibles, devait prendre, quelques années plus tard, une intensité plus forte.

Le marquis de Rys, à force d'hésiter entre les divers petits neveux et petits cousins qui convoitaient et se disputaient par avance sa succession, irrité et dégoûté de cette curée anticipée, le marquis avait fini par prendre en un profond mépris toute cette parenté cupido.

Il résolut de donner toute sa fortune à celle qui l'avait dédaignée et refusée, à celle dont le désintéressement ne pouvait être douteux. Cyprienne seule méritait la riche, puisqu'elle avait préféré la pauvreté à l'opulence.

Mais il connaissait trop bien l'élévation de ses sentiments pour supposer qu'elle pût consentir à accepter des libéralités testamentaires à l'exclusion et au détriment de sa propre mère.

Par ses dernières dispositions, il légua à la comtesse de la Clémaderie l'usufruit et à Mme Monblant la nue-propriété de la totalité de ses biens...

Quant au fils, il était complètement oublié, et l'aversion qu'il lui avait vue devint de la rage. La douairière elle-même épousa avec ardeur toutes les rancunes de son enfant préféré.

Sans doute, il lui était facile de réparer dans une certaine mesure ce qu'elle regardait comme une injustice. Les revenus considérables dont elle jouissait désormais lui permettaient de venir largement en aide au comte. Mais avant d'être mère, elle était avare; elle aimait l'or plus encore qu'elle n'adorait son fils.

Devenue millionnaire, elle ne songeait plus qu'à épargner, qu'à thésauriser, et l'officier, qui était marié et père de deux enfants, ne s'aperçut guère et profita encore moins de ce changement subit de situation.

Que le lecteur me pardonne ce long retour en arrière, qui était indispensable à l'intelligence des événements qui se sont déroulés sous ses yeux et de ceux qui vont suivre.

VIII.

La guerre civile fournissait enfin au chef de bataillon la vengeance implacable si longtemps et si vainement attendue jusqu'alors.

C'était avec un regissement de joie qu'il avait pénétré dans Paris après l'écrasement de la révolution communaliste. Dans la foule des vaincus voués à d'épouvantables représailles, il ne cherchait, il ne voulait atteindre et frapper qu'un seul homme.

Aussi, quand, au retour de l'enterrement du colonel fédéré dont il venait de suivre le convoi avec une volupté secrète, il se retrouva en face de la comtesse, auprès de la veuve en démence et de l'orpheline à demi-morte de douleur, il prit la main de Mme de la Clémaderie, et la regardant avec des yeux qu'illuminait l'éclair du triomphe :

— Hé bien, ma mère, s'écria-t-il, ne vous avais-je pas toujours dit que j'aurais ma revanche !...

La vieille femme ne put s'empêcher de frissonner et de reculer.

— Mon fils ! mon fils !... Ne parle pas ainsi !... Tu me fais peur !...

— Est-ce que vous pleureriez ce scélérat, vous aussi ?

— Non ! Mais je pleure ma malheureuse fille et cette pauvre enfant ! Elles sont innocentes, elles !

— Innocentes ! Ah ! vous avez la mémoire courte ! Je me suis souvenu, moi ! Et le châtimant est plus complet que vous ne le supposez.

La comtesse eut un vague pressentiment de la vérité.

— De quel ton tu me dis cela !... La haine s'efface devant la mort et devant la folie. Cet homme a expié assez cruellement !...

— Non ! car j'aurais voulu lui infliger mille tortures !

— Tu te calomnies, mon fils, et la preuve, c'est que tu as essayé de le sauver.

Le commandant parut d'un éclat de rire strident, ironique, qui était une révélation.

— Le sauver !... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !... Vous me connaissez bien mal.

— Oh ! Je crains de trop bien connaître ! murmura la vieille en tremblant. Et me fais horreur. Va-t'en ! Va-t'en !

— Soit ! Je vous laisse à vos accès de tendresse ! Vous n'en avez pas été prodigue envers moi !... Enfin, je suis assez heureux ! J'ai eu ma revanche !...

Cependant, son œuvre n'était pas achevée.

Le sentimentalisme inopportun de la vieille femme lui causait certaines appréhensions et menaçait de faire échouer ses projets et de déjouer ses calculs.

O'était bien d'attendrissement qu'il s'agissait à cette heure !

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884 — (No 244).

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception de vos ordres, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournissons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bataille ou Exil l'Empoisonneur*. — Ces derniers romans se terminent en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bataille ou Exil l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Ullie, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — Jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtres de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & C^{IE}, ÉDITEURS,

Boîte 1936.

475 rue Orléans (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)